

LOÏS FREDERICK : LA COULEUR VITALE

Mathilde Gubanski, Galerie Diane de Polignac, 2020

Loïs Frederick naît en 1930 à Hay Springs, un village du Nebraska de 570 habitants dans la région des Grandes Plaines américaines. Rien ne la prédestinait à devenir artiste et pourtant, elle a très tôt l'intuition de la couleur. Après la réception (double!) du Fulbright award, cette artiste passera toute sa vie à Paris. Loïs Frederick n'en reste pas moins une peintre profondément américaine.

Les paysages du Nebraska

Les paysages américains de son enfance ont sans doute marqué l'œuvre de Loïs Frederick. Entre les Grandes Plaines, les Montagnes Rocheuses et la Forêt Nationale du Nebraska, c'est un paysage de contrastes et d'immensités qui nourrit son imaginaire. L'artiste en gardera des formats horizontaux et des compositions construites sur l'équilibre des masses. La palette de ses premières œuvres est naturaliste, inspirée des paysages : elle rassemble les bleus, les verts, les noirs et les terres.

La couleur vitale

Loïs Frederick, en vraie magicienne de la couleur, fait évoluer sa palette au cours des années 1950 et 1960. Elle s'enrichit de demi-teintes : les roses, les violets, les oranges, les turquoises... Cette grande coloriste mêle avec virtuosité couleurs primaires et couleurs secondaires, tout en continuant de les structurer par l'utilisation de brosses noires. Le geste est plus lent, méditatif. La couleur prend le pas sur la forme. Elle devient à la fois sujet et médium de l'œuvre de Loïs Frederick.

Jean Baudrillard décrit les paysages américains dans son livre *Amérique* : «L'émerveillement de la chaleur y est métaphysique. Les couleurs mêmes, pastels bleus, mauves, lilas, résultent d'une combustion lente, géologique, intemporelle. La minéralité du sous-sol y fait surface dans les végétaux cristallins. Tous les éléments naturels y sont passés par l'épreuve du feu. Le désert n'est plus un paysage, c'est la forme pure qui résulte de l'abstraction de toutes les autres.»¹

Loïs Frederick & l'abstraction américaine

Dans *Art and Culture*, le critique d'art Clément Greenberg évoque les grands peintres de l'École de New York. Ses mots à propos de Hans Hofmann peuvent également s'appliquer à la peinture de Loïs Frederick : «Here color determines form from the inside as it were ; thick splotches, welts, smears and ribbons of paint dispose themselves into intelligible shapes the instant they hit the surface ; out of the fullness of color come drawing and design ».² (Ici, la couleur détermine la forme de l'intérieur ; des taches épaisses, des marques, des frottements



Loïs Frederick dans son atelier des Audigers près de Paris, vers 1960

Photo André Villers, Adagp, Paris / Droits réservés.

et des rubans de peinture se jettent dans des formes intelligibles à l'instant où ils frappent la surface ; de la plénitude de la couleur viennent le dessin et le design.) Clément Greenberg évoque également le travail de Mark Rothko que Loïs Frederick découvre en 1950 et qui sera pour elle un véritable choc esthétique.

À la fin des années 1960, un nouveau médium révolutionne la peinture de Loïs Frederick : l'acrylique. Elle permet d'enrichir encore la palette de l'artiste. Les couleurs sont vives, éclatantes, fluorescentes. La couleur envahit tout : Loïs Frederick rejoint ses compatriotes américains du *color field* et du *all over*. Le tableau n'a plus de sens, de bord, de centre. Clément Greenberg disait à propos de Barnett Newman, de Mark Rothko et de Clyfford Still : «They attempt to expel every reminiscence of sculptural illusion by creating a counter-illusion of light alone – a counter illusion which consists in the projection of an indeterminate surface of warm and luminous color in front of the actual painted surface.»³ (Ils tentent d'expulser toute réminiscence de l'illusion sculpturale en créant une contre-illusion de la lumière seule – une contre-illusion qui consiste en la projection d'une surface indéterminée de couleur chaude et lumineuse devant la surface peinte réelle.)

La lumière essentielle

Sur le papier, Loïs Frederick mêle avec brio la gouache, l'encre, l'acrylique, le pastel, le fusain... Toutes les techniques, tous les finis, toutes les matières, toutes les couleurs se mettent au service de la lumière. Car c'est là la recherche ultime de Loïs Frederick : retranscrire les effets de lumière. Comme le dernier Monet et comme les Expressionnistes abstraits, Loïs Frederick nous plonge dans un univers poétique, mystérieux et méditatif construit sur les transparences. L'artiste nous ramène à ces paysages américains à l'horizontalité sans limite où le temps semble s'arrêter : «C'est une sorte d'éternité suspendue où l'année se renouvelle tous les jours. Avec la

1. Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset, 1995

2. Clément Greenberg, *Art and Culture*, Boston, Beacon Press, 1971

3. Clément Greenberg, *Art and Culture*, Boston, Beacon Press, 1971

certitude qu'il en sera ainsi chaque jour, que chaque soir sera cet arc en ciel de toutes les couleurs du spectre où la lumière, après avoir régné tout le jour dans sa forme invisible, s'analyse encore le soir selon toutes les nuances qui la composent, avant de disparaître. Nuances qui sont celles déjà de l'arc en ciel instantané qui prend feu dans le vent à la crête des vagues du Pacifique.»⁴

En 1986, Loïs Frederick perd son mari Gérard Schneider, le grand pionnier de l'Abstraction Lyrique. Elle met son art totalement en retrait pendant quinze ans et travaille à la promotion de l'œuvre de ce grand artiste. Dans l'ombre, Loïs Frederick passe de femme artiste à femme d'artiste.

Au début des années 2000, c'est un phare de voiture perçant le brouillard qui ramène Loïs Frederick à sa quête de la lumière. Elle se remet à la peinture, poussée par un élan vital «La hantise américaine, c'est que les feux s'éteignent.»⁵ L'artiste crée alors de sublimes explosions solaires, où la couleur diluée vient illuminer un fond blanc et d'éblouissants clairs obscurs, où la couleur vive tranche avec un fond noir.

Loïs Frederick a fait le choix de passer sa vie en France. Cependant, comme ses compatriotes d'outre-Atlantique installés à Paris, elle n'en reste pas moins une artiste américaine. Nourrie par le souvenir des paysages de son enfance, Loïs Frederick crée une œuvre authentique et personnelle. Loïs Frederick décède en 2013 en région parisienne.



Loïs Frederick dans son atelier des Audigers, près de Paris, vers 1960
Photo André Villers, Adagp, Paris / Droits réservés.

4. Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset, 1995

5. *ibid.*